

La transmission de la psychanalyse aujourd'hui ¹

Gérard Pommier

Je n'ai pas préparé de conférence en bonne et due forme. Je vais formuler quelques remarques sur certains points dont je savais qu'Etienne Oldenhove allait parler. Ensuite on discutera, si vous le voulez, pour essayer de faire avancer les questions.

Tout d'abord, dans les mots d'introduction qui viennent d'être prononcés, il y a certaines phrases qui sont tout à fait importantes à relever. D'abord concernant la question de la transmission, si dans la transmission il s'agit de reprendre simplement le bagage qui nous a été... qui a été élaboré par ceux qui sont considérés, le mot a son poids en psychanalyse, comme les pères fondateurs. C'est la position par rapport aux pères fondateurs, dans ce qui peut apparaître comme certaines formes de répétition, qui du seul fait qu'elles sont reprises de pères fondateurs, de théoriciens qui sont situés dans une telle position, c'est déjà une trahison dans la fidélité elle-même. A partir du moment où l'on considère le théoricien comme un père, la façon même de se situer va le trahir, le trahit. C'est déjà fait. Je dois dire que par exemple dans l'extrême fidélité actuelle au texte freudien de l'I.P.A.², au moins en France, il y a ce qu'on peut considérer comme une trahison constante, qui se réclame de la fidélité elle-même.

Donc la transmission réclame autre chose, une autre modalité de lecture et de

-
1. Exposé fait à Bruxelles à l'A.F.B. le 14 octobre 2000. Il n'a pas été relu par l'auteur qui a donné son accord pour que nous le transcrivions. Nous lui avons conservé sa forme parlée.
 2. International Psychoanalytic Association

mise en pratique de ce qui a été une fois théorisé par Freud. Parce que dans ce qu'a rappelé Etienne Oldenhove de la nécessité pour chaque analyste de refonder la psychanalyse, il refonde son rapport à la psychanalyse, à une psychanalyse qui existe déjà. Mais dans ce déjà qui existe, il a lui-même à se situer de façon telle que ce n'est pas la même psychanalyse qu'il réinvente. Je veux dire que la théorie progresse heureusement, si elle ne progressait pas nous serions dans le champ d'autre chose que d'un bagage transmissible, sinon au sens d'un dogme, sinon au sens d'un savoir sectaire, d'un savoir de secte avec ses gourous, avec ses maîtres, ses contre-maîtres, etc., c'est-à-dire quelque chose qui serait voué à plus ou moins court terme à périliter, à se marginaliser, à disparaître. Pourquoi ? Tout simplement parce que la théorie elle-même ne se sera pas renouvelée au rythme de ses propres capacités de développement. Une théorie n'est fructueuse que dans la mesure où elle se développe. Si elle ne se développe pas, je dirais qu'elle se marginalise. Je dirais que c'est un risque actuel que court la psychanalyse, c'est-à-dire un certain risque de dogmatisme, c'est-à-dire ne pas s'adapter à son propre rythme de production.

Ce qui a amené Freud à inventer la psychanalyse est quelque chose qui était en train d'arriver, qui arrivait sous ses yeux, quelque chose auquel il participait lui-même, qui concernait le rapport des hommes à leur savoir, à la science. Science qui elle-même était en train de marginaliser la façon de se débrouiller avec son symptôme qu'avaient les hommes de son époque, et qui amenait à un certain nombre de remaniements par rapport aux structures sociales, par rapport au nom du père à l'époque de Freud, et c'est ce qui a amené à l'invention de la psychanalyse elle-même, qui s'est inventée, j'insiste, au moment où il arrivait quelque chose, disons, au nom du père pour faire bref. Nous nous situons, la psychanalyse s'est située dans cette ouverture, soit par rapport à la science en se réclamant elle-même de la science.

Freud l'a fait. Je ne vois pas pourquoi on considérerait, on balayerait comme une phrase d'époque, le fait que Freud se soit tellement attaché à cette scientificité de la psychanalyse, s'y soit tellement attaché que l'on dise que c'était du scientisme ou des positions qui seraient à déprécier l'attachement de Freud à ce caractère scientifique qui est tout à fait essentiel si on veut traiter de la question de la transmissibilité de la psychanalyse, de comment elle se transmet.

Elle se transmet, certes essentiellement, par une praxis, c'est-à-dire par le fait que les analystes eux-mêmes font une analyse. Mais ils le font jusqu'à un point où ils rencontrent la question de la théorie et la question des petits autres à même de confronter leur théorie à la leur, ce qui crée de la théorie analytique qui, à partir du moment où cette théorie relève d'une axiomatique, relève de généralisations qui peuvent s'appliquer à chaque cas particulier, mérite d'être rangée sous le sigle de science, quand bien même ne s'agirait-il pas d'une science au même titre que

du physico-mathématique.

Il y a bien du calculable, du rigoureusement calculable dans le calcul de l'inconscient. On peut montrer que la faculté de compter dépend d'un certain rapport au complexe d'Œdipe. Nous sommes donc tout à fait intéressés par la naissance du scientifique lui-même. Il y a ce calcul, ce calcul tout à fait exact qui permet de compter jusqu'à 0, 1, 2 donc 3, et ensuite tout ce qui est de l'ordre du physico-mathématique en effet, qui dépend d'un certain rapport au complexe d'Œdipe. Ce n'est pas de la raison qui tomberait du ciel. Mais la faculté de savoir est une certaine mise en forme de la pulsion, de la *Wissenstrieb*, de la pulsion de connaître. Par conséquent nous sommes tout à fait intéressés, en tant que psychanalyste, à la naissance du sujet de la science qui est le même que le sujet de l'inconscient.

Je dis cela, parce que parmi les questions de transmissibilité, parmi les conditions de la transmissibilité, il y a cette question de la scientificité de la psychanalyse, qui est une question urgente pour les psychanalyses, spécialement lacaniens, qui, je dirais, ont des résistances, pour des raisons que je vais essayer de dire tout à l'heure, des raisons qui tiennent au défaut d'analyse de ce que c'est que le désir d'être analyste, de devenir analyste, qui fait qu'il y a ce repli par rapport au fait de rendre compte de son propre acte, de sa propre position dans la société, et qui amène beaucoup de psychanalystes à hésiter sur le caractère de scientificité de leur propre discipline.

A partir de quoi, la transmissibilité se trouve fortement grevée. Il n'y a aucune espèce de raison qu'on puisse être présentable dans le champ de la transmissibilité si nous ne sommes pas capables de justifier ce qui nous fonde en raison. Est-ce que, par exemple, nous avons ou non une axiomatique ? Est-ce que lorsqu'on prononce le mot *hystérie*, c'est quelque chose qui a un sens pour toute une classe de patients, et qui est un sens audible par d'autres qui ont affaire à la même classe de patients ?

Il y a toute une série de questions qui, si on les développe, permettent de démontrer qu'on a affaire à un savoir organisé qui relève de l'ordre de la science. Parce que c'est une plaisanterie, je crois, je suis un peu abrupt, parce que je trouve que la question devient de plus en plus urgente si l'on veut vivre autrement que comme des sectes qui vont se marginalisant à notre époque. Cela devient même de plus en plus ridicule de penser que nous nous occuperions de la subjectivité, alors que la science s'occupe de l'objectivité. Je ne crois pas que ce soit ça. Le sujet de la science est un sujet qui dans son travail lui-même se réclame de la subjectivité.

Donc nous ne sommes pas les gardiens du sujet face à une objectivation de la science. Il y a là tout un débat, tout un questionnement, dont il y a lieu d'être tout à fait conscient si on ne veut pas se trouver marginalisé. Je parle là de conditions

prioritaires de transmission de la psychanalyse. C'est un débat qui à mon sens est prioritaire, savoir si les psychanalystes eux-mêmes sont au clair avec la question du discours auquel ils appartiennent, à l'ordre de discours auquel ils appartiennent. S'ils n'appartiennent pas à cet ordre de discours-là dont on peut rendre compte publiquement en raison, en logique - la logique est une science -, si ce n'est pas le cas, nous sommes dans le champ de la religion, de tout ce qu'on voudra, mais en tous cas pas de quelque chose qui relève de la transmission réglée en logique tout au moins. Parce que la transmission elle-même par les voies de l'analyse personnelle de chacun, de chacun qui veut devenir psychanalyste, de ce qui amène à poser le problème de cette façon aussi on peut en rendre compte en raison.

Ce qui fait qu'un siècle après l'invention de la psychanalyse, il y a lieu de faire tout d'abord une sorte de bilan historique de ce qui s'est passé, de ce qui fait symptôme dans la transmission, et de ce qui pourrait savoir y faire avec ce symptôme. On peut très bien continuer à répéter le même symptôme, après tout ce n'est déjà pas mal... Cela a permis une certaine flotabilité. L'inévitable système associatif qui a permis la flotabilité de la psychanalyse, c'est déjà pas mal. Cela a permis de tenir le coup pendant un siècle, et peut-être qu'après tout c'est cela qui va continuer. Je ne sais pas. Mais en tous cas ce qui me semble nécessaire, c'est d'être au clair du symptôme dont cela est porteur, c'est-à-dire à quelle difficulté sommes-nous confrontés avec ce symptôme ?

Pourquoi ? Parce que manifestement, de manière historique, ce symptôme se répète exponentiellement, entraînant un certain type de diffusions et d'éclatements du mouvement psychanalytique du fait même du défaut de compréhension de la nature de ce symptôme. Comprendre le symptôme, comprendre comment il se situe, ce n'est pas forcément l'empêcher de fonctionner, mais c'est déjà se rendre compte d'où on met les pieds.

Je vais quand même dire un petit mot de l'historique de la chose, tout du moins à gros traits, en simplifiant, on pourra en reparler après. J'ai dit à l'instant qu'il me semblait que la psychanalyse telle que Freud l'avait inventée prétendait traiter du symptôme paternel tel qu'il était mis en danger par la progression elle-même du discours de la science. Freud prenait là un certain relais du discours religieux, d'une forme de laïcisation du nom du père dans la société, mais il en prenait le relais de manière symptomatique tout à fait caractéristique qui est l'aveu même de Freud de ce qui faisait pour lui symptôme dans son travail. Mais en tous cas lui le savait. C'était quoi ? C'était précisément son complexe paternel par rapport à ses patients qui de son propre aveu lui avait fait, sinon rater, du moins faire se caramboler quelque peu quelques-unes des cures dont il avait pu faire état par écrit.

Et puis surtout complexe paternel tout à fait violent de Freud par rapport à

ses propres élèves. Je crois qu'il n'y a simplement qu'à consulter la correspondance de Freud par rapport à ses élèves telle qu'elle est régulièrement publiée maintenant pour se rendre compte qu'il avait une position extrêmement paternelle voire paternaliste avec l'ensemble de ses élèves. Je dirais que ce n'était pas seulement une position de donner son avis de théoricien de la psychanalyse. Non, la psychanalyse c'était son invention. Il en était le père. Il avait tous les symptômes attendus, symptômes tout à fait repérables dans ses évanouissements pendant les séances du mercredi soir lorsque certains de ses élèves, comme au moment où ABRAHAM a parlé des questions tenant à l'invention du monothéisme par exemple, la position que Freud a eue par rapport à cela. Enfin bref, il y a plusieurs symptômes qu'on peut repérer qui affirment bien la dimension paternelle dans laquelle a été prise tout de suite non seulement la théorie freudienne, non seulement la psychanalyse dans son rapport à la science en même temps que science elle-même, et, c'est là une double position qu'il faut bien voir, parce qu'elle a ses propres impasses théoriques aussi, et puis la position paternaliste de Freud quant à ses rapports avec ses élèves, qui est la position qui dès le départ a donné son style à la transmission.

Dès le départ donc il y a eu cette position de Freud, puis des maîtres de l'I.P.A. qui ont inscrit au cœur de l'associatif freudien ce qu'ils prétendaient traiter, à savoir les symptômes issus du rapport au père. Ceux-là même qui prétendaient traiter du traumatisme sexuel par le père étaient eux-mêmes traumatisés sexuellement pour leurs élèves. Cela, à tout va, il n'y a qu'à en voir les dégâts que cela a pu faire dans la diaspora freudienne. Je veux dire que les élèves de Freud en ont tous été violemment marqués. C'est un symptôme qui s'est répété jusqu'à Lacan de manière tout à fait caractérisable que ce rapport des élèves à leur maître, avec cette impossibilité pour les psychanalystes bien plus malades que leurs patients en quelque sorte d'en terminer avec ce point de leur analyse, de leur rapport au père du fait même que l'institution reproduisait elle-même le symptôme fondateur.

Il y a là par exemple le symptôme Anna Freud. Comment Anna Freud a pu servir de fil à plomb de la transmission dans l'I.P.A., de manière de plus en plus feutrée sans doute, mais pesante, un fil à plomb pesant, parce qu'elle était la fille de Freud. Fille de Freud analysée par son père, je ne sais pas si vous voyez le tableau quand même, c'est quand même assez copieux, servant en quelque sorte de point d'identification, de pôle identificatoire de l'I.P.A. Ce qui veut dire que tout psychanalyste était la fille de Freud en quelque sorte si j'y vais comme cela. C'est-à-dire un rapport féminisé au père, reproduction du traumatisme sexuel dans la transmission elle-même, dans la formation elle-même. Qui engendre quoi ? Je dirais quasiment la nécessité de trahir pour être fidèle, c'est-à-dire en quelque sorte pour arriver à terminer son analyse, faire un pas de côté par rapport

à cette féminisation tout à fait handicapante au sens qu'elle se reproduit dans la transmission non seulement au sens de la transmission de la psychanalyse, mais au sens de la conduite de la cure elle-même. C'est-à-dire que l'analyste, il faut le savoir, est un personnage traumatisant pour ses analysants en ce sens-là. C'est très bien si cela peut s'analyser, mais si l'analyste lui-même n'est pas au courant qu'il est traumatisant pour ses patients, que le fait de parler, la rencontre avec la parole est quelque chose qui reproduit un traumatisme originaire derrière lequel se profile immédiatement le traumatisme sexuel, c'est-à-dire que c'est le cadre de la séance lui-même qui répète ce traumatisme, si l'analyste n'en est pas au courant, parce qu'il mijote lui-même dans ce bain dans son rapport à l'Association, qui est la seule chose qui transmette en raison autrement que dans l'intuition des acquis de sa propre cure, il y a là un handicap pour l'analyse elle-même, pour la conduite des cures, pas seulement pour la transmission de la psychanalyse, qui n'est peut-être pas sans rapport avec la longueur des cures des analystes eux-mêmes, qui ont des cures beaucoup plus longues que la plupart de leurs patients – la plupart des patients au bout de trois, quatre ans, ça va – les analystes eux sont beaucoup plus malades et ont besoin de mettre ça sur le tapis sans arrêt, justement parce que je crois qu'il y a ce symptôme dans la transmission qui est issu de ce qui s'est passé au départ, un inanalysé de Freud qui a toujours été inanalysé. Pourquoi ? C'est que Freud n'a jamais été en analyse, point final !

Pourquoi aurait-il pu analyser cela, lui, son rapport à Fliess ? Mais Fliess était un copain, il y avait un transfert. Création théorique, tout ce qu'on voudra. Mais Freud était seul dans son rapport à la psychanalyse, dans son rapport contrarié entre son acte, et la production théorique que l'obligeait à faire son acte pour le justifier. Mais cela, il ne pouvait pas l'avoir analysé. Il y a donc un inanalysé de départ qui se répète dans le symptôme lui-même. Je ne dirais pas qu'il y a eu une autoanalyse de Freud. Je ne vois pas comment il est possible de faire une autoanalyse. Et je ne dirais pas non plus qu'il a été analysé par Fliess ; Comment aurait-il pu l'être ? Il n'y a rien dans son rapport à Fliess qui permette de définir non pas un transfert – le transfert est partout si on veut – mais une analyse du transfert. A telle enseigne que ça s'est terminé de la façon dont ça devait se terminer, c'est-à-dire par une rupture violente qui laisse le cœur du symptôme lui-même, la question paternelle, en l'état.

On en hérite avec beaucoup de retard, mais on en hérite quand même. Je crois qu'on continue à avoir cela sur le dos. Peut-être qu'on va continuer, mais autant le savoir. Autant le savoir, parce que si on ne le sait pas, ça a certaines conséquences pas seulement dans la transmission, mais dans les cures elles-mêmes.

Je ne sais pas si c'est prenant toute la mesure de ce symptôme, mais en tous cas c'est subissant ce symptôme que notre cher Lacan a rué dans les brancards.

C'est sûrement parce que cela devait lui peser beaucoup cette affaire-là, cette affirmation de l'imposture, c'est-à-dire tenir les rênes de l'affaire au nom de la fille de Freud finalement, c'est-à-dire imposture des tenants de l'I.P.A. au moment où Lacan a commencé à ruer dans les brancards, et où Lacan a en son temps parfaitement montré que la prétendue fidélité, sous couvert de protestations de fidélité, était la trahison totale de ce que c'était que la finesse de l'enseignement de la psychanalyse. Donc il y a eu cette position dont je crois que Lacan n'a pas mesuré tous les effets qu'elle avait au moment où il a commencé à faire du scandale qui, au départ, était sûrement destiné à proposer des solutions à ce défaut de la transmission, d'abord par le retour aux textes, et ensuite par l'engagement d'une réflexion sur le symptôme lui-même, avec des dispositifs destinés à mettre à l'épreuve certains problèmes de la transmission. Cela a abouti à la procédure de la passe, comme vous le savez, qui était destinée à traiter le symptôme, à le mettre à l'épreuve, bref à en faire quelque chose qui permette aux analystes en formation, ou se formant, de se situer eux-mêmes de façon telle à ne pas répéter le même truc à l'aveugle. Au moins à ne pas le répéter à l'aveugle.

A quoi a abouti cet effort de Lacan ? Cela a manifestement plutôt mis le symptôme au carré. C'est-à-dire que le lieu d'où a parlé Lacan à partir du moment où il a été mis en position d'exclusion par l'I.P.A., à la suite de combines qu'il n'a pas forcément très bien comprises lui-même – c'est-à-dire qu'un certain nombre de positions bureaucratiques ont fait qu'il s'est retrouvé exclu de l'I.P.A. Donc position d'exclusion et finalement ce qu'on peut qualifier de position hystérique par rapport au discours du maître tenu dans l'imposture par l'I.P.A. La position hystérique en question n'a pas forcément arrangé le problème. Personnellement, la position hystérique, je préfère. C'est plus sympa que le discours du maître, et en tous cas c'est plus adéquat au discours analytique de tenir la position hystérique. Et ce n'est pas un hasard si pendant tout un temps, c'est-à-dire jusqu'à l'écriture des *Quatre discours*, Lacan a fait un amalgame, voire une confusion entre le discours de l'hystérique et le discours analytique. Comme vous le savez, dans le séminaire sur le transfert, Lacan amalgame complètement la position de Socrate à la position de l'analyste. Or c'est une position parfaitement hystérique que tient Socrate. Or, dans l'écriture des *Quatre discours*, soit quelques années plus tard, il y a une distinction claire qui est faite entre le discours de l'analyste et le discours de l'hystérique, parce que ce n'est pas la même chose. L'analyste n'est pas un hystérique en position un peu plus habile que son patient. Non, c'est une position de discours spécifique qui s'en distingue radicalement.

Ceci étant dit, il est clair que la position de l'hystérique, celle du S barré est beaucoup plus adéquate aux effets du sujet, donc beaucoup plus adéquate à la conduite de la cure. Mais cela pose des problèmes spécifiques dans la transmission, qui sont les problèmes spécifiques qu'on a vu se développer déjà un

peu du temps de Lacan et, après lui, alors là n'en parlons pas ! C'est-à-dire cette espèce de valorisation de la subjectivité et du s'autoriser de soi-même qui a participé pour beaucoup à une sorte de magnifique bouquet d'artifice du milieu lacanien. C'est très joli, mais avec des problèmes majorés au niveau de la transmission. C'est que dans ces conditions il devient encore plus difficile d'en discuter en raison, puisqu'en fin de compte on aboutit à un morcellement des effets de groupe, et la multiplication des groupes forme à chaque fois de nouvelles associations qui alors vont toutes être en butte au discours de l'hystérique. Et il n'y a aucune raison pour que cela s'arrête !

D'ailleurs, depuis des années, il y a sans arrêt de nouveaux groupes qui se forment. C'est l'autre face du symptôme dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire que maintenant il est parfaitement clair qu'il y a un problème important qui se pose entre la formation de l'analyste, la position de l'analyste et l'association telle qu'elle transmet quelque chose de la psychanalyse. Il y a un problème constant, il y a une dialectique constante entre les deux, dont il vaut mieux être informé si on ne veut pas que ça aboutisse chaque fois à une scission, qui nécessairement va se reproduire comme scission, puisque c'est de manière réglée et par principe qu'il y a contradiction, cela ne va pas de dire contradiction, mais opposition dialectique entre le discours de l'analyste et le discours du maître. L'opposition est dialectique, c'est-à-dire que ça ne convient pas, mais cela ne va pas l'un sans l'autre. Il faut savoir quels sont les points d'articulation entre les deux, et ce qui peut permettre de garantir la formation de l'analyste en dépit de cette dialectique. C'est ça qui, dans l'état actuel du symptôme de la transmission a amené quelques amis et moi-même à poser le problème de la transmission au moins à titre de réflexion entre plusieurs associations, dans l'objectif précisément d'essayer d'annuler les effets contraires de l'association par rapport à la formation de l'analyste.

Mais je n'ai pas du tout l'intention de faire un développement spécifique sur ce point. Je dis seulement qu'il faut aujourd'hui, si on regarde l'histoire, ce que je suis en train de faire, on peut discuter des leçons à tirer de cette série d'événements depuis un siècle. Il n'en reste pas moins qu'une chose sur laquelle on peut quand même être d'accord, c'est savoir qu'il existe une contradiction entre discours de l'analyste et discours du maître, et que, comme d'un côté il est obligatoire de s'associer pour des raisons que je vais essayer de soutenir en théorie, cette contradiction on ne peut pas éviter de la rencontrer. La question est de savoir comment la traiter. Comment on se débrouille avec cela pour qu'il y ait de l'analyste, et pour qu'il y ait de l'analyse qui continue ? Parce qu'il n'est pas évident que cela va continuer. Ce n'est pas du tout évident, mais alors pas du tout !

Quand on voit la façon dont beaucoup d'analystes ont réagi au risque de

législation des psychothérapies qu'il y a eu en France il y a quelques mois. Il est seulement reculé. C'est vrai que le gouvernement français actuellement a d'autres chats à fouetter que de mettre en avant la question de la législation sur les psychothérapies, ce qui serait une façon de réglementer indirectement la psychanalyse. La plupart des psychanalystes ont réagi en France, individuellement et, dans certains cas, pour certaines associations, comme s'il allait de soi que la psychanalyse est une forme de psychothérapie. Ils ont réagi comme ça. Alors qu'après tout quelle différence y a-t-il dans la façon actuelle de se poser le problème avec le choix que fait Freud par rapport à l'hypnose ? Toutes les psychothérapies peuvent d'une façon ou d'une autre être rattachées au grand mode de classification entre hypnose et analyse, qui a été le choix princeps de Freud au début de l'invention de la psychanalyse elle-même.

L'I.P.A. locale, c'est-à-dire quand même beaucoup d'analystes [...] ça ne leur a posé aucun problème à se déclarer comme école de psychothérapie. Et puis l'analyse c'est quoi ? C'est en marge par rapport à cela. Ils forment aussi des psychanalystes, mais ils se reconnaissent d'abord comme école de psychothérapeutes.

Je ne propose pas de solution à ce problème aujourd'hui. Je dis qu'il y a là une question théorique tout à fait importante qui montre que la psychanalyse peut disparaître comme ça, époncée de façon hypnotique par le tampon psychothérapie. Il y a lieu d'y réfléchir, de bien évaluer, et de voir que c'est une question qui nous est posée à juste titre par la société, et que si on n'est pas capable d'y répondre... voilà ! Je ne dis pas que la psychanalyse disparaîtra, mais elle deviendra une affaire parfaitement marginale, que certaines personnes mordues par on ne sait quoi continueront à pratiquer par hasard.

Je voulais dire ça sur cette partie, si on essaie, parce qu'on peut réfléchir à une histoire, comment tout cela s'est développé, pour voir comment nous situer aujourd'hui.

Indépendamment de ce point de vue historique, qui a beaucoup d'importance, on peut aussi essayer de situer le problème en raison, je veux dire comprendre en raison comment se situe cette question de la psychanalyse, pour essayer de dégager un certain nombre de points : la place respective de l'association et de la formation de l'analyste. Pourquoi peut-on faire une différence entre association et école ? A quoi ça correspond ? Est-ce que cela a sa pertinence ? Toute cette série de questions tient à ce qu'est la psychanalyse elle-même et en quoi elle se révèle didactique pour certains par hasard, et pour d'autres ce n'est pas du tout par hasard. Elle n'est pas didactique pour tous. C'est déjà un point d'achoppement important de bien se rendre compte que toute psychanalyse n'est pas didactique. C'est déjà un problème théorique, parce qu'on ne peut pas dire que ce soit absolument clair dans Lacan, mais on peut en discuter.

De toutes façons, je crois que c'est un fait d'expérience que toute personne en analyse ne devient pas psychanalyste, donc que toute analyse n'est pas didactique. Il y a donc une spécificité de chaque désir qui se réalise dans les cures. C'est un rapport particulier à la pulsion, à la pulsion de savoir, aux différents devenir possibles de la pulsion, qui peuvent être la sublimation, le refoulement... Il y a différents devenir possibles de la pulsion qui font qu'il existe une spécificité de chaque désir. Un peintre en analyse ne deviendra probablement pas, ne devient dans mon expérience jamais psychanalyste en fin de sa cure. Un mécanicien ne devient pas psychanalyste en fin de sa cure. Il a un savoir particulier, il a un intérêt particulier pour l'inconscient, mais à un moment donné ça s'arrête, et généralement il continue à être mécanicien. C'est ça qui l'intéresse, démonter une moto dans 3.747 pièces et la remonter correctement, par exemple, est un travail qui lui plaît.

Chaque désir a donc sa spécificité, et le désir de l'analyste, le désir d'être analyste avant le désir de l'analysé a lui aussi sa spécificité.

De quoi suis-je en train de parler ? Je suis en train de parler du fait que ce qui est déclaré comme formation de l'analyste, c'est son analyse personnelle. Voilà ! C'est la doxa qui dit cela. Lacan l'a dit aussi : « Comme formation du psychanalyste, il n'y a que son analyse personnelle », ou quelque chose comme ça, « il n'y a que des formations de l'inconscient ». C'est à peu près la citation exacte. Il n'a que son analyse personnelle et ainsi de suite. C'est clair que cela ne suffit pas. A partir du moment où l'on se rend compte que toute analyse n'est pas didactique, cela ne suffit pas du tout de dire qu'il suffit de son analyse personnelle.

On s'en rend bien compte, car actuellement il y a des tas de gens qui font une analyse et qui après quelques années de chômage peuvent se dire : « Après tout, pourquoi est-ce que moi aussi je ne recevrais pas des patients ? etc. » C'est pas forcément qu'ils ont eu au départ un désir d'être analyste, c'est qu'ils voient pratiquer autour d'eux, et puis qu'on voit comme ça une espèce d'efflorescence de positions qui se disent psychanalytiques, et qui sont elles aussi des positions d'imposture, mais qui tiennent aussi à nos propres incapacités à théoriser ces questions. Tout ça est de notre faute, ce qui est en train de se passer. Je ne sais pas comment c'est en Belgique, mais en France c'est vrai que sur cinq ou six milles analystes, il y en a peut-être trois ou quatre milles qui sont non seulement hors associations, mais qui ont fait deux ou trois ans d'analyse, et puis c'est tout, et puis qui reçoivent trois ou quatre personnes et puis voilà. Je crois que c'est de notre faute. C'est parce qu'on n'a pas été clair sur un certain nombre de problèmes et du coup que n'étant pas clairs nous avons perdu autorité en la matière. C'est-à-dire que n'importe qui peut faire n'importe quoi, les analystes eux-mêmes ne disant rien, laissant faire. C'est pas qu'on laisse faire, c'est qu'on ne dit rien, parce que nous ne sommes pas clairs nous-mêmes sur notre propre position, me semble-t-il.

Donc il y a quoi au départ de ce qui va faire que quelqu'un devienne analyste ? Il y a sans doute ce qu'on peut appeler un désir de devenir analyste, un désir d'être analyste plus ou moins avoué, plus ou moins bien situé, un désir qui participe dès le départ de la symptomatologie d'ensemble de celui qui commence une analyse dans ces conditions. Ce qu'il y a à analyser, bien entendu, c'est en quoi ce désir d'être analyste est un désir aussi oedipien que les autres. Ce qui fonde le désir d'être analyste sont des raisons parfaitement oedipiennes du genre : je porte secours à ma mère, je remplace mon père, je soigne tel ou tel membre de ma famille, etc. Je veux dire des éléments qui sont à analyser. Ce n'est pas une vocation au sens d'une vocation pure de faire le bien. Pas du tout. Le fait de vouloir devenir analyste est appuyé sur le mal du désir. Et il faut que l'analyste quand même s'en rende un peu compte, en prenne la mesure s'il veut éviter, croyant faire le bien, de se soigner finalement sur le dos de ses patients, c'est-à-dire de mettre ses patients à la place de ce qu'il veut soigner dans son désir oedipien, s'il n'en est pas quelque peu informé.

C'est une position de dénégation de l'analyste par rapport à son propre désir de soigner, position de dénégation manifeste dans la formation de l'analyste lui-même. Vous connaissez cette formule de Freud dans l'une de ses lettres à je ne sais plus qui : « Surtout ne pas vouloir soigner. » C'est une magnifique dénégation, parce que bien entendu les analystes veulent bien, font ce qu'ils peuvent pour que leurs analysants aillent mieux. Evidemment, on ne veut pas qu'ils aillent plus mal, mais surtout ne pas vouloir soigner. Position de dénégation par rapport au désir propre en quelque sorte qui a dirigé, commandé le vœu de devenir analyste. Je dirais que c'est une chose tout à fait symptomatique qui est à analyser, c'est-à-dire à quelle place quelqu'un veut se mettre qui est une identification oedipienne dans son vœu de devenir analyste.

Quand Lacan, à juste titre, a critiqué les issues de l'Internationale sur la fin de l'analyse didactique, identification à l'analyste... Il a critiqué cela, à juste titre, c'est parfait. Mais a-t-on beaucoup avancé tant que l'on ne sait pas à qui l'analyste était lui-même identifié ? On n'a pas suffisamment avancé, parce qu'il ne s'agit pas tant de s'identifier à l'analyste que de savoir quelle personne cet analyste représentait. Tant que ça on ne le sait pas, et on ne le découvre que dans sa cure en effet, on est en plein imaginaire, et on répète cet imaginaire en fonctionnant comme analyste avec un recul sur l'analyse de cette position oedipienne. Je dirais que c'est le noyau le plus difficile à analyser pour quelqu'un qui veut devenir analyste.

C'est vrai que quand une analyse est réglée en bonne et due forme, voilà, vous faites quatre ans et après ça on peut considérer que vous avez fait une analyse didactique et que vous avez le droit de vous installer. Ce sont les normes toujours en vigueur dans l'I.P.A. Ce terme de quatre ans permet à celui qui a accompli ces quatre ans de dire : « *Voilà, j'ai fini, et maintenant je peux y aller.* » Et

généralement l'institution lui donne son aval pour qu'il fonctionne comme analyste. C'est extrêmement pernicieux, puisque tant que le point dont j'ai parlé n'est pas analysé, c'est clair qu'on est en pleine répétition identificatoire sous couvert de faire le bien, sous couvert de ne pas avoir [...]³ ne voulant pas découvrir le mal de son propre désir qui pousse à vouloir soigner, parce que c'est comme ça, le désir de soigner s'appuie sur son contraire.

Je ne sais pas si vous avez lu dans le livre de Grodek, *Le livre du ça*, le passage où il parle de sa vocation de médecin. Quand il était enfant, il avait sa sœur qui avait un an de plus que lui, et il était extrêmement épris de cette sœur, et elle faisait de lui ce qu'elle voulait. Un jour où il joue à la poupée, sa sœur lui dit : « Voilà, maintenant tu lui mets une robe à cette poupée, et puis encore une robe, et puis mets-lui un manteau. » Et Grodek de dire : « Non, non, je ne lui mets pas de manteau, je ne veux pas lui mettre de manteau. » Et sa sœur lui dit : « Non, vasy, mets-lui un manteau ou bien... » Je ne me souviens plus de la menace. Il finit par lui mettre un manteau, ulcéré, en disant : « D'accord, mais tu vas voir, elle va mourir étouffée. » A ce moment son père passe à côté et lui dit : « Toi, plus tard, tu seras médecin. » Voilà. C'est sur le mal du désir, sur cette espèce de relation violente et contrariée à sa sœur dans le rapport à un objet qui représente peut-être aussi sa sœur, on n'a pas besoin de rentrer dans les détails... On sent bien que ce soit sur la base de ce désir contrarié que vient le désir de soigner. Et la dénégation du vouloir soigner, surtout ne pas vouloir guérir. Puis, bon, vous pouvez vérifier autour de vous dans le milieu psychanalytique : surtout ne pas vouloir guérir, surtout ne pas vouloir soigner, etc., alors qu'il est clair que tous les analystes adorent que tous leurs analysants se portent bien ou fassent tous les actes qui sont supposés congruents avec la santé, c'est-à-dire fassent des études, se marient, aient des enfants... Toutes ces choses qui sont considérées comme des succès, alors que ça succède généralement à des passages à l'acte transférentiels, ou des choses comme ça, pas généralement, mais ça peut arriver. Je veux dire que ça peut être aussi symptomatique ce qui passe pour des réussites que des passages à l'acte comme cambrioler une banque ! Enfin bref des choses, d'autres activités on peut dire, mais là les analystes ne s'en vantent pas. C'est beaucoup plus embêtant quand ça arrive.

Il y a ce point dans une analyse où un analysant qui veut devenir analyste sait, au point où il en est arrivé, que ce qui est vraiment bien, ce qui est vraiment chic, c'est de s'autoriser de soi-même. Donc il a fait un bon travail, etc. Il n'est plus trop malade. Il est bien inséré dans l'existence, toutes ces choses. Et puis du jour au lendemain, brusquement on le voit s'acheter un divan, un fauteuil, c'est tout juste s'il en prévient son analyste. Il va se déclarer au fisc pour payer des impôts

3. Passage inaudible.

avant même d'avoir des patients. Afin d'être reconnu quand même, il essaye absolument d'adhérer à une association psychanalytique. Il commence un contrôle alors qu'il n'a même pas de patients. Tout ça pourquoi ? Pour forcer le passage sous couvert de s'autoriser, forcer le passage du point où il aurait eu à analyser cette spécificité, ce point d'accroche du mal du désir dans son analyse. Cela, dans mon expérience, est réglé, que la plupart de ceux qui veulent devenir psychanalystes, un jour j'apprends que ça y est. Ils viennent de s'acheter un divan. A ce moment-là, je crois utile non pas de leur dire qu'il ne faut pas le faire, mais de les retenir un moment par la manche. Cela les fait beaucoup souffrir d'ailleurs, mais c'est un moment extrêmement fécond que celui où arrivés à ce point de leur analyse la question de comprendre qu'il y a là quelque chose qui, s'ils l'analysaient, eh bien peut-être qu'ils ne le feraient plus ! Or ils ont voulu faire ça toute leur vie ! Ils veulent faire quelque chose qu'ils ne devraient pas s'ils allaient plus loin. C'est très embêtant, c'est une source de souffrances parfois assez aiguës.

Pourquoi ? Parce qu'ils le font quand même. En ayant une idée de ce pourquoi ils le font cette fois-ci, mais ils le font quand même, c'est-à-dire qu'ils se mettent dans une position où leur propre désir est à eux-mêmes inconnu, et c'est parce que leur propre désir leur est à eux-mêmes inconnu qu'ils peuvent fonctionner comme X pour d'autres qui peuvent s'analyser avec eux. X, l'inconnue du désir de l'analyste, est d'abord une inconnue pour l'analyste lui-même. C'est-à-dire que les analystes au fond tiennent une place qui demande pour eux-mêmes à être justifiée. Cela ne va pas de soi qu'ils fassent ce qu'ils font. Demandez à n'importe lequel de vos amis analystes en public ce qu'ils font dans la vie et vous verrez qu'ils ont du mal à dire qu'ils sont psychanalystes. Très souvent ils préfèrent dire qu'ils sont, je ne sais pas, psychiatre, romancier, psychologue, enfin, psychanalyste c'est difficile à dire. Pourquoi ? Parce qu'il y a cette inconnue du désir propre, quelque chose qui touche à la honte, à une honte de l'acte, parce que Lacan a parlé, dans une allocution tardive, de l'horreur de l'acte de l'analyste. Je dirais que dans le plus commun dénominateur de cette horreur de l'acte, c'est plutôt une honte de l'acte, une honte extrêmement banale et pernicieuse, parce que de ce fait les analystes ont le plus grand mal à se situer dans le lien social. Ils ont plutôt tendance à se considérer comme des hors-la-loi, comme des poètes, comme des artistes, ce qu'ils ne sont pas ou alors ça se saurait. Dans une position excentrée de ce qu'ils font eux-mêmes, justement parce qu'il y a cette horreur de l'acte.

C'est un grand mot horreur. Tout de suite cela empêche de comprendre, ça donne une dimension romantique. Non, c'est parce qu'il y a un truc oedipien là-dessous, qui est refoulé et qui est actif. Donc horreur de l'acte, dimension romantique, du coup on s'évite de comprendre qu'on a affaire à quelque chose de parfaitement psychanalytique, réducteur, très déplaisant quoi. Et qui est pourtant

ce qui régit l'acte d'une double façon. D'abord dans une pratique, et ensuite dans une production théorique. C'est-à-dire qu'au moment même où un analyste produit son acte, il produit de la théorie. Il élucubre quelque chose qui justifie l'acte qu'il fait. Nous avons tous des productions théoriques spontanées en quelque sorte, au moment où nous fonctionnons comme analystes. Ça nous vient, ça nous vient, c'est concomitant à l'acte, lui-même justificatif de l'acte en quelque sorte. Ce sont nos pièces justificatives par rapport à l'acte qui fait que nous inventons alors pour le coup dans cette position qui est quand même une position relative sinon d'imposture du moins de méconnaissance. Nous inventons la psychanalyse sous le coup de cette méconnaissance. Alors là, oui, d'accord, là on invente de la théorie, mais c'est de la théorie spontanée en quelque sorte. Nous élucubrons sur notre pratique pour la justifier. C'est très rigolo à constater d'ailleurs, parce que beaucoup d'analystes pas forcément lacaniens, mais qui manient très bien Freud et ainsi de suite, Lacan, tout ça parfait, les nœuds boroméens, etc., l'objet petit a, c'est une merveille. Voilà. Dès qu'on parle en privé, on voit leur théorie spontanée qui en fin de compte ne s'embarrassent pas trop de ces dimensions théoriques, froides, en quelque sorte même pas théoriques, livresques, destinées aux congrès, colloques, cartels. Alors qu'à côté et parfois dans la solitude plus ou moins complète, ou à la rigueur dans les contrôles, il y a la théorie spontanée qui correspond à ce qui accompagne l'acte analytique dans son rapport à l'inconnu, inconnu qui permet à d'autres de façon valide, valable à condition d'avoir été jusqu'à ce point d'inconnu, c'est le minimum exigible, permet à d'autres de fonctionner comme analysants. Parce que l'analyste lui-même est extrêmement interloqué par ce qu'il est en train de faire en quelque sorte, ça le rend muet comme une carpe. C'est pas parce que... c'est pas un truc technique de se taire, c'est parce qu'il ne sait pas très bien ce qu'il fabrique là en somme.

Il a été jusqu'à ce point de son analyse. Il voulait être un bon garçon, un bon garçon qui fait bien, qui a des diplômes, qui est docteur en plus ou... enfin bref très honorable. En fait, ce qu'il fait l'amène plutôt à se taire, mais à beaucoup réfléchir. Les psychanalystes sont de ce fait des gens extrêmement travailleurs. Même le samedi après-midi, on assiste à des débats, à des réunions, parce que tout ça est très intrigant.

Donc théorie spontanée. La nécessité de l'association, puisqu'il y en a une qui vient à ce niveau-là, vient de la confrontation des différentes théories spontanées, qui amène à la production de ce qui est à un moment X de l'histoire du mouvement psychanalytique la production de la théorie, la production d'une axiomatique, dont certains termes sont maintenant bien établis : complexe d'Œdipe, complexe de castration, diverses catégories nosographiques, le transfert... Tout cela forme une axiomatique. C'est vraiment bien établi. C'est une

axiomatique qui résulte du frottement de toutes les diverses théories spontanées qui amènent à l'élaboration de la théorie en voie de constitution, en voie de scientification, dont certaines scories sont déjà du domaine scientifique, parce que c'est parfaitement axiomatisé, généralisable, transmissible comme tel.

A condition de bien distinguer ce niveau général de scientificité de la pratique, qui implique la subjectivation de cette généralité qui, elle, appartient au particulier, on voit bien qu'il n'y a pas de contradictions du tout à dire que la psychanalyse est d'une part une science et que sa praxis relève du savoir du particulier. Je ne vois pas ce qui gêne de faire ça, si ce n'est la honte du psychanalyste à rendre compte de la position qu'il occupe. Alors là, non, on ne veut pas que la psychanalyse soit une science. On préfère être une secte. On préfère nettement. Mais la société ne l'entend pas de cette oreille, et veut savoir aussi ce que c'est que ce discours nouveau qui est en train d'arriver, qui la met en danger, qui met en cause la jouissance qui fonctionne dans la société. Donc nous sommes mis en cause aussi, et je ne vois pas pourquoi on n'arriverait pas à élaborer ce qu'on fabrique. Je ne vois pas ce qui nous en empêcherait, si ce n'est cette horreur de l'acte dont j'ai essayé de montrer quels étaient les ressorts vraiment oedipiens qui embarrassent les psychanalystes depuis les débuts de la psychanalyse. Ce ressort oedipien est le même que celui que Freud a mis en acte lui-même en inventant la psychanalyse à partir de ses problèmes avec la paternité, son père, etc. Donc c'est la même chose qui embarrasse de ce point de vue-là, et qui à chaque fois risque de figer la théorie en dogme référé à une image paternelle. Voilà, ça y est, et comme ça on ne sort pas de l'affaire, on est tranquille entre soi et le savoir psychanalytique se dogmatise, y compris tous les efforts énormes de Lacan pour fournir des petits instruments amusants ou pratiques pour essayer de formaliser mathématiquement la psychanalyse, de sorte qu'elle soit transmissible. Eh bien !, tous ces petits instruments mathématiques, qui relèvent encore une fois du scientifique, se dogmatisent sous nos yeux à toute vitesse, et on retombe, on risque de retomber une nouvelle fois, il faut bien le dire, dans la religion, dans la religion d'un père.

Ce qui fait que la transmission, y compris au niveau du savoir lui-même, tourne en eau de boudin, tourne au ridicule. Je m'excuse, mais un certain nombre d'aphorismes lacaniens balancés tels quels, hors de leur contexte, peuvent être parfaitement ridicules. Et ce que je trouve bizarre, c'est que les psychanalystes eux-mêmes ne se rendent pas compte qu'ils sont ridicules quand ils disent cela hors contexte ou sans explication, sans précaution. Par exemple, « *il n'y a pas de rapport sexuel* ». Je m'excuse, mais balancer cela en public, même dans une réunion très œcuménique, il n'y a pas de... Non ! Parce qu'un certain nombre de personnes qui sont dans la salle, pas forcément beaucoup, mais un certain nombre, la nuit d'avant n'ont pas eu cette expérience-là. Ou alors il faut donner un autre

nom aux choses. Il faut bien expliquer que « *il n'y a pas de rapport sexuel* » cela concerne la sexualité infantile où, en effet, la sexualité se joue à coups pulsionnels. Alors ça, oui. Mais si on ne prend pas cette précaution-là, on est parfaitement ridicule !

C'est vrai pour un certain nombre de transmissions. Au niveau même du mathématique, comme c'est répété dogmatiquement comme ça, la transmission foire, rate complètement, parce que même en étant lacano-lacanian, le fait de lire Lacan avec Lacan, on dit quelque chose d'autre. Si on relit par exemple, *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*⁴, avec la pluralisation des noms du père, avec la dernière partie des enseignements de Lacan, eh bien ! on dit quelque chose que Lacan n'a pas dit, et pourtant on est lacanien, parfois on fait du nouveau. Parce que les neuf dixièmes des gens qui traitent de la psychose continuent d'en traiter avec les noms du père au singulier, avec *D'une question préliminaire...* ce qui apporte quelque chose, c'est important déjà. Mais je dis seulement que lire Lacan avec Lacan est déjà un progrès, c'est déjà aller au-delà.

C'est donc vrai au niveau même de la théorie que la progression théorique elle-même est embarrassée par un rapport dogmatique qui tient à un défaut d'analyse du désir de l'analyste, c'est-à-dire un défaut d'analyse du passage d'être analyste au désir de l'analyste, à l'inconnu, à l'X du désir de l'analyste dont je parlais tout à l'heure. Tant qu'on n'a pas analysé ça, la théorie elle-même est dogmatisée, sectarisée, sectorialisée, risque le ridicule. Il y a donc en quelque sorte, c'est en tous cas ma position, une urgence à laisser ce point bien à l'air, à bien montrer qu'il y a là une articulation importante pour toute personne qui prétend, qui veut tenir cette position de l'analyste pour d'autres, bien mettre en avant qu'il faut que ça soit considéré comme une question de premier plan dans la formation de l'analyste.

Comme vous le savez, Lacan tenait lui aussi beaucoup à cette question du désir de l'analyste, qui est de son invention. Ce n'est pas Freud qui l'a inventé. Freud était tellement empêtré dans son complexe paternel que pour lui les choses étaient quand même beaucoup plus sur des rails. Lacan a essayé de formaliser cette question dans cette procédure de la passe, destinée en effet à mettre à l'épreuve ce désir de l'analyste. Ce n'est pas forcément la seule façon de faire, mais en tous cas Lacan avait inventé ce bidule qui a eu des effets désastreux partout où il a été mis en œuvre. Mais pour ma part je trouve que c'est un désastre productif, un désastre préférable.

Pourquoi cela a-t-il eu des effets désastreux, pour les institutions qui l'ont promue ? Pourquoi ? Parce qu'il y a cette contradiction entre justement le désir de

4. *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966

l'analyste et puis le discours du maître qui, quelle que soit la bonne volonté d'une association, quel que soit le niveau démocratique où elle est parvenue, il y a une contradiction. Difficulté, parce que l'association est irremplaçable, pour frotter la théorie spontanée à la théorie spontanée. Sans cela, on reste dans les élucubrations personnelles, dans le n'importe quoi associatif de l'analyste qui cherche à justifier son acte. N'importe quoi, qui ne veut pas dire que c'est un mauvais analyste, c'est encore autre chose. Il peut y avoir des théorisations farfelues qui accompagnent un acte cohérent. Parce que c'est la question du désir, de l'X de l'analyste qui est en jeu. C'est cela qui est opératoire en quelque sorte. Donc l'analyste peut élucubrer des bêtises, et puis ça ne l'empêche pas de fonctionner correctement comme analyste. C'est un peu curieux, mais c'est ce que l'on peut vérifier. En tous cas, parler avec vos collègues, vous verrez qu'ils ne disent que des bêtises. Et puis souvent on peut savoir que comme analyste, ça ne marche pas trop mal. Ils ont de bons résultats.

Donc, il y a cette nécessité de l'association, *a minima* d'en rencontrer d'autres qui sont dans le même cas pour faire à partir de théories spontanées de la théorie, faire progresser ce savoir particulier. En même temps, il y a contradiction entre ce lien associatif et le discours de l'analyste lui-même. Problème.

Problème avec la procédure de la passe elle-même, parce qu'elle a toujours fait des ennuis dans les associations, et que le but n'est pas forcément de faire des ennuis. Problème d'arriver à faire en sorte qu'il y ait moyen de mettre à l'épreuve sans faire autant de dégâts. Mais, me semble-t-il, nécessité de laisser cette question au vif, parce que ce que je disais tout à l'heure sur le fait de tirer au clair la dimension oedipienne du désir d'être analyste, même ça, ne suffit pas. Parce qu'on peut parfaitement tirer la chose au clair, et que la procédure dans laquelle on s'engage ensuite, alors qu'on est parfaitement au clair de ce pourquoi on fait ou, plus exactement, on sait pourquoi on en est arrivé là, même si on devrait faire autre chose maintenant qu'on a analysé cela, et qu'on le fait quand même. La mise en acte peut très bien être une mise en acte parfaitement fantasmatique. Le dispositif analytique lui-même peut être un montage fantasmatique, qui est pour celui qui exerce la psychanalyse une façon de jouir, c'est-à-dire une façon de se situer dans le fantasme de séduction par rapport à ceux qui viennent le voir comme patients. C'est un fonctionnement ordinaire, source de transfert, qu'il y ait le fantasme de séduction qui vienne, non pas se greffer sur le dispositif, mais qui soit le dispositif lui-même. Ou que le dispositif fonctionne comme scène de séduction, comme scène primitive. Il y a donc cette jouissance possible de l'acte analytique, du dispositif analytique qui demande à ce qu'un pas de côté soit fait par rapport à lui. Encore une fois, il me semble qu'un dispositif aussi particulier que celui de la passe peut permettre d'y voir plus clair là-dessus.